



3 Judaïsme

Une mosaïque de sensibilités

On a souvent reproché aux juifs de faire bloc pour se couper des autres traditions religieuses. Pourtant, le judaïsme n'est pas monolithique. Il a même toujours été traversé par diverses mouvances, parfois en conflit. **Jean-Christophe Attias**

L'image d'un judaïsme «sectaire» – au sens le plus courant, mais aussi le plus vague – ne s'est pas évanouie. Elle est pour l'essentiel l'héritage à la fois de l'antijudaïsme chrétien et de l'antisémitisme moderne. Elle fait des juifs les derniers rejetons d'une antique communauté ethnico-religieuse, numériquement insignifiante, mais repliée sur elle-même, arc-boutée sur son particularisme, incapable (par aveuglement) ou refusant (par obstination) de se rallier, hier, au credo d'un christianisme triomphant, et, aujourd'hui, aux valeurs suprêmes d'un universalisme authentique. Cette image d'un judaïsme au mieux exotique, au pire inquiétant – et toujours illégitime – n'est pas caricaturale. Elle est tout simplement fautive. Qu'il puisse y avoir des juifs «sectaires», nul ne le niera, et l'on ne voit pas pourquoi les juifs échapperaient plus que d'autres à cette tentation. Mais une fois cela dit, on n'a pas dit grand-chose. On n'a surtout pas rendu justice à la diversité ethnique, pour-

tant patente, des populations juives dans le monde, non plus qu'à la *réalité* du judaïsme, tant dans son développement historique que dans sa configuration contemporaine.

SINGULARITÉ ET POROSITÉ DES «SECTES» JUIVES

Le judaïsme est, dès ses origines, traversé de courants multiples. Au temps de Jésus, la Palestine abrite ainsi des communautés de croyance et de pratique diverses, naguère encore qualifiées de «sectes» (au sens neutre du terme). Pharisiens, sadducéens et esséniens, pour ne citer que les plus connus, y sont en concurrence, voire en conflit. En Égypte, un judaïsme hellénisé – fier de son identité propre mais ouvert – connaît une belle efflorescence culturelle, marquée par la traduction grecque de la Bible dite «des Septante» et par l'imposant travail de Philon d'Alexandrie. Ainsi, le judéo-christianisme et le premier christianisme ne sont d'abord eux-mêmes que des «sectes» juives parmi d'autres. Quant au

christianisme tel que nous le connaissons et au judaïsme – rabbinique – qui s'est finalement imposé, ils sont de fait issus d'un même tronc commun. Ce qui en fait des religions sœurs plutôt qu'une religion fille née d'une religion mère.

Le judaïsme rabbinique offre certes, au premier regard, un visage uniforme très « typé ». Fidèle à la fois à la Bible hébraïque et à une Tradition orale appelée à se cristalliser dans de vastes corpus écrits (les deux Talmuds, notamment), il cultive un système de pratiques distinctives contribuant à renforcer son identité et à limiter les risques d'une dilution dans les sociétés d'accueil. Il travaille ainsi à assurer la pérennité d'une communauté fragile, parce que dispersée, dépourvue d'autonomie politique et de structure étatique.

Le judaïsme rabbinique ne sera pourtant jamais, à lui seul, *tout* le judaïsme. Face à lui, contestant son hégémonie, le karaïsme apparaît dans la Babylonie du VIII^e siècle ; il se caractérise par un attachement revendiqué à la lettre de l'Écriture et par son rejet de la Tradition orale et de l'autorité de ses représentants rabbiniques. Longtemps perçu comme une lourde menace, il a été âprement combattu par le judaïsme majoritaire, en Orient, en Espagne, à Byzance ou en Europe de l'Est. Le karaïsme a certes fini par s'étioler. Tantôt se percevant lui-même comme partie intégrante du monde juif, tantôt cherchant à s'en dissocier de manière plus ou moins radicale, il n'en illustre pas moins la force des tensions internes au judaïsme et la porosité jamais surmontée de ses frontières.

DES PROFILS VARIÉS DANS UN DESTIN COMMUN

De cette porosité – linguistique, culturelle et même religieuse –, le judaïsme médiéval n'a jamais cessé de fournir des preuves. Partout où il s'est trouvé implanté, il s'est nourri des apports des sociétés ambiantes. Pour cette rai-

ZOOM

Des minorités controversées

Comme toute religion, le judaïsme connaît des minorités marginalisées par la majorité. Quand elles ne sont pas perçues comme étrangères ; ainsi des Samaritains, l'une des plus anciennes communautés toujours vivantes. Vénéralant la Torah seule, ces derniers rejettent le Talmud, les rabbins et la focalisation symbolique sur Jérusalem ; ils sont cependant reconnus comme juifs par l'État d'Israël. Autre minorité étonnante : les frankistes, à savoir les disciples de Jacob Frank (1726-1791), un « messie » juif polonais autoproclamé dans la lignée de Sabbataï Tsevi. Aujourd'hui, on qualifie aussi souvent de « secte » le « Centre de la Kabbale » ; un mouvement contemporain très médiatisé qui prétend diffuser l'ésotérisme juif vers les non-juifs, au mépris de toute tradition. É.V.

son même, et aussi parce qu'il devait répondre à des défis théologiques et sociaux différents, le judaïsme des terres d'islam ou celui de chrétienté ont fini par présenter des physionomies fort dissemblables. Les ponts n'ont pourtant jamais été rompus entre ces branches apparemment disparates et parfois lointaines d'un groupe qui, conscient de sa diversité, n'en a pas moins fondé son identité collective sur l'affirmation d'une communauté de destin.

De cette complexité, le judaïsme ibérique fournit un bel exemple. Il a connu successivement les jougs wisigothique, musulman puis à nouveau chrétien. Il a subi les persécutions almoravides et almohades, mais aussi celles d'un christianisme de plus en plus intolérant. Linguistiquement, outre l'hébreu de ses sources bibliques ou rabbiniques, il s'est rompu à la maîtrise de l'arabe et des langues romanes. Il s'est nourri du legs philosophique et scientifique gréco-arabe ; il a transposé en hébreu tout l'art de la poésie arabe ; il a, en un mot, cultivé sa singularité tout en « imitant » des maîtres – en l'occurrence arabo-musulmans – dont il valorisait la culture. À l'ère de la *Reconquista*, l'emprise chrétienne s'étend progressivement sur la Péninsule. Les juifs passent sous le joug de ces nouveaux maîtres, non sans regrets, et leur trajectoire culturelle en est à nouveau infléchie.



M. TAUSIGL / FLASH90

Les conversions, nombreuses, souvent forcées, produisent une population *conversa* qui s'intègre à la société chrétienne, alors même que certains de ses membres – bientôt poursuivis par l'Inquisition – demeurent des juifs, ou plutôt des crypto-juifs, des marranes, dans le secret. En 1492, la grande expulsion des juifs d'Espagne met un terme à cette longue histoire, contraignant les partants à s'installer ailleurs, en terre musulmane (et ottomane) principalement, où ils continueront de parler leur espagnol pendant pas moins de cinq siècles...

TENSIONS INTERNES

Quelque segment du monde juif que l'on considère – Sépharades du Bassin méditerranéen, d'Europe septentrionale et du Nouveau Monde, communautés juives de l'Orient arabe et perse, Ashkénazes de France du Nord, d'Allemagne,

Les Samaritains, l'une des plus anciennes communautés, vénèrent la Torah et rejettent le Talmud.

d'Europe orientale et bientôt des Amériques –, le constat est le même. Sinuosité des parcours, variété des profils culturels, transversalité des références, imprégnations multiples sont des traits constants de l'histoire du monde juif. Sans oublier bien sûr une conflictualité interne jamais démentie. Philosophes contre mystiques; tenants contre adversaires du hassidisme, courant mystique de masse d'Europe centrale et orientale; orthodoxes intransigeants contre sectateurs du « faux » messie Sabbataï Tsevi (1626-1676); partisans des Lumières juives contre défenseurs de la Tradition; réformateurs du judaïsme contre ultra-orthodoxes... Les progrès de l'émancipation légale et de l'intégration dans certains États européens (en France dès 1790-1791), la sécularisation, le développement de l'antisémitisme et l'émergence du sionisme – en butte,



YAAKOV NAUMI/FLASH90

jusqu'au Génocide, à une forte opposition au sein même du monde juif – ne feront que compliquer la donne. Outre, bien sûr, les séductions des diverses mouvances du socialisme.

Rien de plus éclaté que le judaïsme contemporain. La réalité de cet éclatement apparaîtrait sans doute davantage à l'observateur extérieur si la mémoire du Génocide et l'attachement à l'État d'Israël ne cimentait – à peu près, et pour combien de temps encore ? – cet univers disparate. Certains retours au religieux, certaines tendances au repli communautaire, le prosélytisme de certains courants ultra-orthodoxes (tel le hassidisme loubavitch) – un prosélytisme toujours interne, puisque le judaïsme ne développe plus, en principe, depuis la victoire du christianisme, de mission active en direction des Gentils –, la radicalité d'un certain nationalisme juif (en Israël mais aussi en diaspora), enfin, ne sont qu'un aspect des choses. L'aspect le plus visible. En diaspora, le nombre des mariages exogames

Les *hassidim*, ultra-orthodoxes, pratiquent le prosélytisme au sein de la communauté juive.

explose, et nulle culture juive « laïque » dotée d'un réel contenu ne semble en mesure de pallier l'effondrement des modèles traditionnels et/ou religieux. Et en Israël même, ne sont-ils pas des dizaines de milliers, descendants ou non des juifs expulsés d'Espagne en 1492, à rêver de se voir attribuer un passeport espagnol, ainsi que devrait le permettre une loi en préparation de l'autre côté des Pyrénées ? Alors, sectaire, le judaïsme ? Oui, peut-être, mais en un seul sens : divisé en de multiples « sectes », en de nombreuses familles... Et jamais à l'abri, jamais à l'écart du mouvement du monde global dans lequel il s'insère et dont il est partie prenante. |

* Directeur d'études à l'École pratique des hautes études (Sorbonne), **JEAN-CHRISTOPHE ATTIAS** y est titulaire de la chaire de pensée juive médiévale (VI^e-XVII^e siècles). Derniers ouvrages parus : *Les Juifs et la Bible* (Fayard, 2012), *Penser le judaïsme* (CNRS Éditions, coll. « Biblis », 2013).